

Pepper Harding

Les Vies multiples d'Henry Quantum

Traduction de l'anglais (États-Unis)
par Philippe Mothe



Titre original :
The Heart of Henry Quantum

© 2016 by Pepper Harding
Tous droits réservés
Première publication en langue originale
par Gallery Books, 2016.

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs,
toute ressemblance avec des personnes ou des situations
existantes ne saurait être que fortuite.

© Éditions Michel Lafon, 2017
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

*Pour M. Gorman et R. Futernick.
S'ils avaient su de quoi ils parlaient,
jamais ce livre n'aurait vu le jour.
Et pour RDH, source d'amitié et d'inspiration.*

Première partie

HENRY

CHAPITRE 1

23 décembre, 7 h 35 - 10 h 14

Mon ami Henry Quantum, que tout le monde appelait Bones¹ car il était très grand et mince et que son personnage préféré de *Star Trek* était le Dr McCoy, avait ce jour-là pour unique tâche d'acheter un cadeau de Noël pour sa femme. Après avoir repoussé ce projet pendant des semaines (des mois, en réalité) et constaté avec effroi en consultant les mises à jour du *Huffington Post* sur son iPhone qu'on était le 23 décembre et qu'il n'avait toujours rien, pas même un petit cadeau passe-partout, il comprit qu'il était le dos au mur. Comme ce jour-là il travaillait, il avait quelques engagements sur son agenda, mais une seule vraie mission : faire plaisir à Margaret. Il avait déjà opté pour un flacon de Chanel N° 5 et savait où le trouver : chez Macy's ; et il se disait aussi qu'il commencerait par là, histoire d'en être débarrassé pour le restant de la journée. Toutes ces décisions, il les avait

1. « *Bones* » en anglais signifie « os », mais le personnage de la série *Star Trek* se nomme Leonard « Bones » McCoy.

prises dans l'affolement du réveil, mais, une fois son plan établi, une sorte de paix l'envahit et il entra dans la douche le cœur léger. Ça, c'est réglé ! se dit-il.

Mais au moment où il tendait la main vers le savon, il suspendit son geste : en voyant l'eau rebondir sur ses épaules, il pensa à la miraculeuse imperméabilité de sa peau, qui, à son tour, le fit s'émerveiller devant la nature, laquelle, à bien y réfléchir, englobait le cosmos tout entier. Son esprit bifurqua vers le télescope de Hubble et vers les photos de galaxies qu'il avait vues en septembre sur le stand de la Nasa au Festival d'art Sausalito, en particulier la galaxie du Sombrero qui, effectivement, ressemblait à un grand chapeau. Cela le ramena à une notion enracinée dans son cortex depuis le collège, à savoir que la lumière se déplace à trois cent mille kilomètres par seconde : donc, quand on regarde un objet lointain, mettons la galaxie du Sombrero, ce que l'on voit en réalité, c'est l'image de l'objet tel qu'il était voici des millions d'années (trente dans le cas du Sombrero) et pas tel qu'il est maintenant ; d'ailleurs, qui pourrait dire à quoi cette galaxie ressemble aujourd'hui ? Après tout, elle pourrait être sur le point de percuter la nôtre car, en trente millions d'années, il peut s'en passer des choses et, maintenant qu'il y réfléchissait, il ne pourrait pas atteindre le porte-savon, pas plus qu'il ne pourrait se rendre dans ladite galaxie même s'il avait le pouvoir de s'y transporter instantanément car celle qu'il s'était imaginée n'existait plus. En fait, tout ce qui était extérieur à lui appartenait au passé – ce porte-savon, par exemple, il était déjà périmé, oublié, mort et enterré. Ayant pratiqué quelque temps le zen, Henry s'attachait à

vivre au présent, à humer « le souffle du présent » comme on disait, mais force était de reconnaître que, quoi qu'il fasse, jamais il n'y parviendrait. Nul ne le pouvait, pas même Bouddha lui-même. Il franchit le rebord du bac à douche, et le tissu-éponge du tapis de bain lui procura la même sensation que d'habitude, douce et bienfaisante, sauf qu'il savait que ce n'était qu'une illusion. Douce et bienfaisante, elle l'avait été une nanoseconde plus tôt. Mais maintenant ? Qu'en était-il ?

Il passa son peignoir et fit son entrée dans la cuisine. Levant les yeux de ses flocons d'avoine, Margaret lui demanda :

– Qu'y a-t-il encore ?

Il saisit deux tranches de pain complet, les glissa dans le grille-pain et regarda les résistances virer à l'orange vif.

– Supposons qu'une petite étoile apparaisse soudain à une année-lumière d'ici, dit-il à Margaret en se réchauffant les mains au-dessus des fentes de l'appareil, et qu'elle se mette aussitôt en marche vers nous à une vitesse à peine inférieure à celle de la lumière. Que verrait-on ? On verrait une étoile à dix billions de kilomètres de nous, alors qu'en réalité elle serait presque déjà ici ou, puisqu'elle serait toute proche, on la verrait peut-être énorme et brillante et, en même temps, minuscule et lointaine. Mais en tout cas, on ne la verrait jamais telle qu'elle est et, avant de pouvoir nous en faire une idée, avant même de savoir qu'elle est née, elle serait sur nous et on mourrait tous.

– Tu veux du normal ou du déca ? répondit Margaret.

– Non mais je suis sérieux ! répliqua-t-il.

– Je sais, mais cette étoile, c’est une hypothèse, non ?

– Oui.

– Alors prends d’abord un café.

Il apporta ses toasts à table et s’assit, abattu.

– Peut-être pourrions-nous nous préoccuper d’autres sujets ce matin. Qu’en penses-tu ? demanda-t-elle.

– Celui-là me tracasse.

– Je sais, mais pourquoi ne pas me dire ce qui t’attend à l’agence aujourd’hui ?

– Oh, je n’en sais rien, le train-train habituel, répondit-il prudemment en se souvenant du flacon de parfum qu’il comptait lui acheter.

Mais il se rappela aussi que des clients devaient passer vers 10 h 30 pour qu’il leur présente les nouveaux spots télé ; du coup, le parfum, ce ne serait pas pour ce matin.

– Merde ! grogna-t-il.

– Qu’y a-t-il ?

– C’est aujourd’hui que viennent les gens de Protox.

– Tu vas t’en tirer comme un chef ! le rassura-t-elle.

Les mots « chef » et « Protox » firent immédiatement surgir en lui l’image de Denise, la directrice artistique, et de ses tatouages, et il tenta d’imaginer ce que l’on pouvait éprouver quand on se fait tatouer, l’aiguille qui s’enfonce dans votre bras en laissant derrière elle des traits orange et bleus, mais il ignorait si l’on procédait ainsi, s’il s’agissait de traits ou de points, s’il fallait avoir bu ou si on vous acceptait à jeun. En fait, il avait une sainte horreur des aiguilles. De plus, Denise avait des bras d’une minceur... Lui, chaque fois qu’on lui faisait une prise de sang, il détournait la tête car il ne supportait pas de voir le tube se remplir, et il se demanda alors

quelle quantité de sang on a dans le corps ; la réponse est six litres si on est un homme et moins si on est une femme, sauf chez les filles hors normes, celles qui font de la muscu par exemple, et il pensa aux muscles de ces femmes-là et se demanda l'effet que ça faisait de coucher avec une culturiste, ça doit être à mi-chemin entre homo et hétéro puisque leurs seins ont quasiment fondu...

- Tu ne manges pas tes tartines ? demanda Margaret.
- Euh... non. Prends-les. Je pensais au Protox.
- C'est dégoûtant comme produit, reprit-elle. Tu n'en as pas marre de vendre une saloperie pareille ?

C'est parti... pensa-t-il. C'est de la pub. C'est mon métier. Mais, par bonheur, au lieu de surenchérir, Margaret se pencha pour déposer un baiser sur son front.

- Et maintenant, ça va mieux, Bones ?
- Bien sûr.
- Finies les catastrophes planétaires ? Puis-je être sûre qu'à ton retour ce soir le monde sera toujours intact ?
- Ha, ha ! fit-il.

Elle lui adressa un de ses sourires légèrement condescendants avant de se replonger dans le *Times* qu'elle lisait désormais en version électronique.

Il passa dans la chambre à coucher, enfila un pantalon ajusté en toile kaki et une veste sport, opta pour des mocassins en cuir, s'inspecta dans le miroir, se félicita de ne pas voir son ventre déborder de sa ceinture – ce qui était le cas de presque tous ceux de son âge, soit quarante ans et quelques mois. Il avait encore tous ses cheveux mais guettait chaque jour des signes de calvitie et

jamais, semble-t-il, il ne viendrait à bout de cet épi qui rebiquait bizarrement à la moindre brise. Ses yeux étaient d'un bleu radieux, d'aucuns les qualifieraient de rêveurs, et Margaret se plaignait qu'il ait toujours l'air de fixer le vide, ce qui n'était bien sûr pas le cas. Il réfléchissait, voilà tout. Ses amis les mieux intentionnés lui trouvaient une ressemblance avec l'acteur James Stewart – eux pensaient dégingandé et maladroit, mais lui comprenait élégant et intègre, et peut-être était-il l'un et l'autre car il admettait pouvoir paraître un peu pataud quand il n'était pas à ce qu'il faisait.

– Ça ira bien comme ça ! jugea-t-il en prenant sa mallette et en se dirigeant vers le garage.

Comme ils habitaient à flanc de coteau, leur maison était construite sur pilotis et le garage, creusé à même la terre, lui évoquait un abri antiaérien, sauf qu'il était toujours humide et sentait le champignon. En hiver, il était infesté de fourmis et, parfois, le mur du fond était maculé de coulures, ce qui faisait craindre à Henry un glissement de terrain. Mais cette année, nulle trace de fourmis car il ne pleuvait pas, c'était même la sécheresse et, l'été venu, on pouvait redouter un incendie comme celui d'Oakland, qui avait détruit un millier de maisons. Cela dit, les incendies estivaux étaient encore pires quand il avait beaucoup plu, ce qui était paradoxal, mais c'était à cause des broussailles : un jeune qui craque une allumette, un imbécile qui renverse son barbecue et *vlouf* !

Margaret l'interpella du haut de l'escalier du garage :

– Henry, prends ton écharpe, tu vas attraper froid !
Ah, au fait, j'ai oublié de te dire, je ne serai pas rentrée pour le dîner ; tu te débrouilleras, hein ?

– Bien sûr que je me débrouillerai. Je sais encore me servir de mes mains.

– Tu en es sûr ?

– Oui, j’en suis sûr.

Elle lui envoya un baiser et disparut à l’intérieur. Il demeura les yeux fixés sur la porte, celle qui reliait le garage à la cuisine, un portail entre deux mondes, et soudain il se sentit soulagé de partir.

– C’est la meilleure, pesta-t-il, maintenant il faut en plus que je m’occupe du dîner !

*

* *

La voiture que Henry Quantum conduisait était une BMW 528i. Chaque fois qu’il y prenait place et sentait l’odeur du cuir, chaque fois qu’il touchait le bois lustré ou le plastique luisant du tableau de bord, chaque fois que sa main rencontrait le rembourrage souple et épais du volant ou la fraîcheur de l’aluminium brossé du levier de vitesse, il croyait l’espace d’un instant à sa propre réussite. Le véhicule était évidemment loué et les cinq cents dollars mensuels étaient déductibles de ses impôts, mais Henry n’était pas peu fier quand il se garait sur un parking ou devant un restaurant et il se fichait pas mal qu’à San Francisco sa voiture circule à des milliers d’exemplaires, qu’elle fasse cliché et que ceux qui ont vraiment réussi en pilotent de plus grosses et de plus luxueuses. Car, dans sa BMW 528i, Henry Quantum était un homme heureux et la demi-heure qu’il y passait pour descendre de Twin Peaks à Jackson Square était la meilleure de la

journée. Il se demanda quand même s'il ne pourrait pas expédier cette histoire de parfum avant d'aller au travail, en allant chez Nordstrom plutôt que chez Macy's, car on ne pouvait pas tourner à gauche dans Market Street tandis que Nordstrom était à droite et qu'en plus ils avaient un voiturier. À propos de voiture, il se fit le reproche que la sienne n'ait vu ni lessive ni cire depuis belle lurette, aussi se promit-il de demander à Roberto d'y remédier, à moins qu'il ne trouve lui-même un moment pour passer à la station de lavage, ce qui l'amena à se demander pourquoi tout le monde remettait toujours tout au lendemain. Pourquoi ne fait-on pas ce qu'on a dit qu'on ferait ? Et il se demanda si la procrastination n'était pas porteuse d'une sorte de promesse de survie car, sinon, pourquoi y céderait-on ? Il croyait ferme en la sélection naturelle. Il venait d'ailleurs de lire un article d'un dénommé Doren ou Boren, ah oui, Baren, un nom amusant car c'était aussi celui d'un petit instrument en bambou dont on se sert pour imprimer les estampes japonaises – ce qui lui fit penser au principe même de l'invention car il avait bien fallu que quelqu'un en ait l'idée, de ce baren, et le baptise « baren », et il en était ainsi pour presque tout. C'était merveilleux, absolument merveilleux. Tenez, qui a inventé le fromage ? Et la première personne à avoir fait du beurre – en battant de la crème pendant super longtemps –, d'où a-t-elle sorti cette idée ? Et pourtant, elle l'a bien eue... Voilà résumée toute l'obstination humaine. À cet instant, Henry enfonça la pédale de frein car le feu était passé au rouge et il allait emboutir la Honda qui le précédait.

Le vert revenu, la Honda démarra en trombe, imitée

par un Henry désormais résolu à ne plus rêvasser en conduisant. Quand on y pense, se dit-il, les gens ne sont pas très attentifs au volant. Par exemple, quand on veut changer de file, on jette un œil dans le rétroviseur tout en roulant mais sans regarder devant soi, et pourtant 99,99 % du temps on évalue plutôt bien les distances. Et si, en plus, on est au téléphone ou qu'on envoie des SMS ? Il admit qu'il passait des coups de fil en conduisant, mais pas de SMS, quand même pas. La vérité, c'est qu'il n'avait jamais chopé le coup pour taper avec les deux pouces – quant aux tweets, il ne s'y risquait même pas. Pourtant, c'était embêtant d'être dans la pub et de ne pas tweeter parce que le tweet était peut-être l'arme absolue pour toucher les moins de trente ans.

Merde, se dit-il. Maintenant il va falloir en plus que je me tape des tweets !

Son tout premier serait : « Je suis parti acheter un parfum pour Margaret. Je n'ai pas encore décidé où. » Deuxième tweet : « Ça sert à quoi, Noël, au fond ? Quelqu'un peut m'expliquer ? » Troisième tweet : « Failli renverser une bimbo à vélo. Ces pistes cyclables me sortent par les yeux. » Tout cela, il le tweeta mentalement car, physiquement, il ne se sentait pas prêt.

Il s'était malgré tout pris au jeu des tweets puisqu'il se rendit compte qu'il avait dépassé la 5^e Rue, celle de Nordstrom, et oublié de tourner. Il avait même déjà atteint le terminus des ferrys. Mais il était bien décidé à rester serein, car il pratiquait la méditation Samatha¹

1. Samatha, « c'est tranquilliser, calmer l'esprit et calmer le corps. C'est un état de méditation très profondément concentré ».

ainsi que le taoïsme, du moins en avait-il l'intention, et puisque le chemin de la vie le détournait de Nordstrom, il considéra que c'était la juste voie à emprunter, même si elle ne l'arrangeait pas du tout. Il obliqua donc à gauche dans Drumm Street, longea le Golden Gateway Club et prit encore à gauche dans Jackson Street : autrement dit, il filait droit vers l'agence. Pour le parfum, il pourrait y aller plus tard. Un saut jusqu'à Union Square à pied au moment du déjeuner, pourquoi pas ? Ça lui ferait du bien. Telle est la puissance du tao.

Il pénétra dans le parking, lança « *Hola !* » à Roberto, le gardien, et gagna à pied son lieu de travail sur Pacific Avenue à trois rues de là. Celui-ci se trouvait un bloc au-dessus de la célèbre boutique de machines à expresso Thomas E. Cara, en face du siège d'American Zoetrope à l'époque où Francis Ford Coppola y était encore. Chaque fois que Henry Quantum empruntait ce trajet en longeant les superbes magasins d'antiquités, ou en coupant par le passage qui abritait le BIX (les meilleurs martinis de la ville), ou en reluquant l'ambiance au Roka Bar ou les jolies filles qui sortaient des cabinets d'avocats, ou en s'offrant un détour par ce lieu extravagant qui faisait à la fois boutique pour homme/bar/simulateur de golf/cave à vin à l'angle de Montgomery et Clay Street, il débordait d'amour : d'amour pour ce petit coin d'univers et pour ceux qui y vivaient et y travaillaient. Ce matin-là, à deux jours à peine de Noël, la lumière hivernale diffusait sa magie – dorée avec des nuances porcelaine, blanche et éclatante, mais lourde de mystère aussi –, projetant sur les vieux immeubles en brique un miroitement de vitalité et sur les passants une lueur tonique, loin de la

pâleur qu'ils affichaient durant ces étés moroses et brumeux qui laissaient une impression de grisaille et de moiteur. Parmi ceux qui croisaient Henry, la moitié était enveloppée dans des manteaux d'hiver, l'autre s'exhibait en short et T-shirt. Du San Francisco pur jus ! Quand les trois quarts du pays grelotaient, que d'énormes tempêtes de neige balayaient le Midwest, ici, les jeunes femmes, certes bottées avec élégance, déambulaient jambes nues ; parmi leurs homologues masculins, certains s'engonçaient dans des pantalons serrés et des vestes sport coupées deux tailles trop petites ; d'autres sortaient en smoking ultra cintré à col ouvert, ou en pull, ou en polo, ou juste en jean-baskets. Tout cela soulevait chez Henry une vague de bien-être dont l'élan l'accompagnait jusqu'à ce qu'il ait atteint le numéro 46, ouvert avec vigueur la porte Art Déco avec son panneau en verre gravé, et bondi dans l'escalier qui, rhabillé de teck et d'aluminium, évoquait plutôt le salon d'honneur d'un paquebot Disney.

Comme tous les immeubles de ce quartier pittoresque, le sien était un vestige de l'ancienne Barbary Coast, un trois étages italianisant en brique qui abrita jadis un bar ou un bordel, ou peut-être une brasserie ou un dancing, même s'il était désormais d'un blanc éclatant ponctué de volets couleur iris sauvage. L'enseigne accrochée au-dessus de la porte n'annonçait pas HIPPODROME ni KELLY'S comme au bon vieux temps, mais BIGALOW, GREEN, ANDERSON ET SILVERMAN, et chaque fois qu'il passait dessous en quittant ce merveilleux flot humain qui le bouleversait, Henry était pris d'une toux

violente comme si, à l'intérieur, l'air était cancérigène, ce qui, selon lui, était souvent le cas.

Mais je m'y fais... se disait-il chaque matin.

Il était maintenant 9 h 30. Bien évidemment, au département Création, personne n'était encore arrivé (la compta faisant, elle, le plein dès 7 heures), ce qui comblait Henry, qui considérait son poste comme privilégié, à mi-chemin entre le commercial et le créatif : il n'était ni cerveau droit ni cerveau gauche, il était les deux à la fois, un être tout-terrain, un spécimen impossible à étiqueter comme il le disait dans les cocktails juste avant que son interlocuteur ne trouve un prétexte pour s'éclipser. Bon, d'accord, il avait d'abord voulu être rédacteur publicitaire, mais c'était de l'histoire ancienne, avant qu'il ne prenne conscience de son absence de prédispositions pour le trait d'esprit ou la métaphore percutante ; mais comme il comprenait – et c'était vrai – les créatifs, sa mission consistait selon lui à promouvoir leur travail aux yeux des imbéciles qui payaient les notes d'honoraires. C'est d'ailleurs ce qu'il avait en tête pour la présentation Protox : soutenir ses créatifs même s'il n'aimait guère leur travail, ce qui, en l'occurrence, était le cas. C'était lié à sa mentalité samourai.

Il déposa sa mallette sur son bureau avec précaution, comme s'il se fût agi d'un *katana* tranchant comme un rasoir, œuvre de Hattori Hanzō, le plus grand facteur de sabres de tous les temps, du moins dans *Kill Bill Volume 1*. Contournant son poste de travail, il se coula lentement dans son fauteuil Aeron, un siège digne d'un guerrier. Pour la milliardième fois, il examina son environnement professionnel qui, pour changer, lui parut

terne malgré les posters de Grateful Dead et les citations de Nietzsche et du dalaï-lama accrochés au mur. C'était un bureau individuel, certes, et il en était fier, mais de deux mètres cinquante par trois mètres seulement et doté d'une baie vitrée qui ne lui laissait aucune intimité. Quand il tentait de fermer les stores, ceux-ci refusaient d'obtempérer ou, s'ils y consentaient, ses collègues tapaient contre la vitre comme s'il était interdit d'avoir une minute à soi. Mais, honnêtement, qui aurait eu envie de s'isoler dans un bureau pareil ? La moquette était tachée, la table de travail, presque entièrement en stratifié, et la seule lumière naturelle provenait d'une petite fenêtre encrassée qui, par-delà une ruelle jonchée de détritrus, donnait sur l'arrière décrépit d'un bar louche de Broadway. Il s'était souvent surpris à regarder par cette fenêtre et, pendant des années, avait épié celles qui lui faisaient face. Qui peut bien habiter au-dessus d'une boîte de strip-tease ? se demandait-il. Des rideaux miteux arrêtaient le regard et certaines ouvertures étaient recouvertes de journaux jaunis. Ce sont sans doute des immigrants vietnamiens qui vivent là. Ou peut-être le videur posté devant l'entrée. Il y a pire comme boulot. Au moins, il peut papoter avec les filles.

Une fois, Henry était entré dans un de ces établissements. C'était le décolleté de la jeune femme – elle l'avait accosté alors qu'il faisait route vers un restaurant de pâtes de Nord Beach – qui l'avait convaincu d'y pénétrer. De surcroît, elle s'était adressée à lui avec une gentillesse infinie.

– Vous avez l'air sympathique, lui dit-elle.

– Vous aussi, répondit-il en se sentant incroyablement bête à l’instant même où ces mots franchirent ses lèvres.

Mais elle lui sourit en ajoutant : « Vous êtes charmant ! » et écarta le rideau pour le conduire à l’intérieur. Ce n’est qu’arrivé à une table qu’il apprit que les filles ne se joindraient à lui que s’il commandait une bouteille de champagne. Mais lui n’avait aucune envie qu’on lui tienne compagnie. D’ailleurs, il voulait ressortir, mais la fille, qui avait encore sa main dans la sienne, le rassura :

– Ne vous en faites pas, je vais m’asseoir avec vous, même sans champagne.

Aussi prit-il place. Sur une scène, une autre fille dansait d’un air indolent dans le plus simple appareil, excepté des hauts talons. Celle qui tenait sa main lui parlait avec un léger accent du Sud.

– À une époque, dans les années 1970 à peu près, on pouvait rester nues tout le temps. C’était bien avant moi. Maintenant, on est obligées de porter un minimum de lingerie quand on s’assoit avec les messieurs.

– Ah oui ? répondit-il.

– Mmm.

Elle ne devait pas avoir plus de dix-huit ans. C’est son visage peinturluré qui avait abusé Henry. Punaise, se dit-il, où suis-je tombé ? Il fut soudain frappé par la façon dont le maquillage de la fille s’interrompait net sous son menton. Que son cou était pâle... Et sous la couche de fond de teint pointaient des boutons. Une idée lui traversa l’esprit : il allait la sortir de là ! L’arracher à cette vie sordide. Comment ? En l’épousant ! Parfaitement ! Sauf qu’il était déjà marié...

- Vous m'offrez un verre de vin blanc ? demanda-t-elle.

- D'accord !

Il en commanda un, mais la serveuse en déposa deux devant la fille. Et deux devant lui.

- Deux consommations minimum, marmonna la serveuse. Par personne.

- J'adore le blanc, reprit la fille. Pas vous ? Vous savez, je peux danser pour vous si vous voulez. En privé, hein ! Il y a des salons, derrière...

- Pardon ?

- Juste vous et moi. Disons cent dollars.

- Euh...

- On s'amusera bien !

- Vous allez me prendre pour un fou, lâcha-t-il dans un souffle, mais j'ai envie de vous sortir d'ici.

- C'est ce que je vous dis. Salon privé. Danse coquine, effeuillage, on va bien s'amuser.

- Non, ce n'est pas ce que je voulais dire.

- Bon, d'accord, comme vous le sentez. Pourquoi pas ? Cent petits dollars ! Ailleurs, c'est souvent bien plus, croyez-moi. Mais vous me plaisez. Tenez, je descends à quatre-vingts parce que vous me plaisez vraiment. Vous avez l'air d'un gentil garçon.

Elle posa la main sur sa cuisse droite et remonta vers son entrejambe.

Et avant de se rendre compte de ce qu'il faisait, Henry jaillit de son siège, traversa à toute vitesse le club plongé dans la pénombre et se retrouva planté dans la blancheur aveuglante de la rue.

Mais le videur l'avait poursuivi et le saisit par le col.

– Hé, jeune homme, l'addition ! Vous aurez sans doute à cœur de la régler.

– Oh, désolé, désolé, j'ai oublié !

– Ben voyons...

– Non, sérieux, j'ai oublié, vraiment.

– Ça fait un-vingt.

– Un-vingt ?

– Cent vingt.

– Pour quatre verres de vin ?

– C'est le tarif. Lisez la carte.

– On ne m'a pas montré de carte !

– Un-vingt, répéta le type.

– Vous prenez l'American Express ?

Mais l'odeur de bière de cette salle et la sueur qu'il sentait monter de la fille l'habitèrent durablement. Aujourd'hui encore, tandis qu'il regardait la cour, lui revenait en mémoire cette démarcation sur ce cou où le maquillage cédait la place à la véritable adolescente ; et parfois il regrettait d'avoir détalé, d'avoir déjà été marié, car eux deux – cette fille et lui – auraient pu repartir de zéro : une maison à la campagne, une ribambelle d'enfants, une voiture tout-électrique. Il plaqua la main contre sa petite lucarne crasseuse et, encore une fois, tenta de transpercer du regard les rideaux du premier étage de la boîte. Pauvre gosse !

Mais il entendit la porte de son bureau s'ouvrir et, en se retournant, découvrit Denise, la directrice artistique tatouée, appuyée contre le montant, les bras chargés de story-boards.

– Salut ! lui lança-t-elle. Tu es prêt ?

– Tu es déjà là ?

– Rien d'étonnant, il est pas loin de 10 heures. Ils arrivent dans une demi-heure. Je vais aller tout installer.

– D'accord, dit-il.

– Tout va bien ?

– Pourquoi tout le monde me demande toujours ça ?

Denise prit la direction de la petite salle de réunion, mais le regard de Henry s'attarda sur l'endroit qu'elle venait de quitter. Il se demanda si on laissait une trace de soi quand on s'arrête quelque part – pas un parfum ni une odeur corporelle, mais quelque chose de l'ordre de l'essence, de l'âme. Et si on laisse aussi de petits vestiges de notre âme partout où l'on passe. Du coup, cette âme s'en trouve-t-elle diminuée ou, au contraire, augmentée ? Cela lui rappela une statuette en stéatite qu'on lui avait offerte – son ancien professeur d'anthropologie à Chicago –, elle venait d'Inde, mais il ne se souvenait plus de quelle dynastie – une minuscule grenouille sommairement sculptée – ah oui, de la période marathe ! – de l'Inde du Nord, d'un village dont il avait oublié le nom, et il ne savait absolument pas de quand elle datait, peut-être du xvii^e siècle, peut-être du xviii^e –, une grenouille qui n'était pas plus grande que son petit doigt, le blanc de la pierre avait pris une couleur terreuse, avait foncé à force d'être frotté, surtout l'épine dorsale, luisante de l'huile déposée par des milliers de mains ; et quand Henry tenait l'objet entre les siennes, quand il le portait contre sa joue, contre ses lèvres, il éprouvait la troublante sensation qu'il touchait non pas une grenouille, mais tous ceux et celles qui l'avaient caressée un jour pour qu'elle leur porte chance, jusqu'à son sculpteur originel, et que tous y avaient laissé d'eux une trace

tout comme il y laissait quelque chose de lui. Quelle impression exquise ! Être relié à toutes ces vies disparues, à ces êtres anonymes sans qui la petite grenouille serait dépourvue de patine... Ils avaient vécu leur existence exactement comme lui vivait la sienne, à ceci près que lui connaissait son nom et ignorait le leur. Et qu'ils étaient indiens et lui non. Encore que quelques-uns avaient pu être britanniques.

Comme il ne se souvenait plus pourquoi il gardait les yeux rivés sur la porte, il sortit son ordinateur portable, le mit en marche, attendit que l'écran s'illumine, cliqua sur les dossiers Protox, relut ses notes, rabattit l'écran et emporta l'appareil avec lui dans la salle de réunion.

CHAPITRE 2

10 h 15 - 11 h 45

En cours de route, il fit halte auprès de Larry McPeek, l'informaticien, occupé à rédiger un code ou peut-être juste à faire des emplettes sur Amazon. Ils se saluèrent et se lancèrent mutuellement un « Joyeux Noël ! », la formule en vogue depuis quelques jours déjà. Henry continua donc son chemin en souhaitant à chacun un joyeux Noël d'une voix fort enjouée, mais ses pensées étaient accaparées par Denise, la directrice artistique. Elle n'avait rien d'irrésistible à proprement parler car son visage était quelque peu chevalin, mais avec ses tatouages, ses extensions capillaires et son jean noir moulant, elle était quand même terriblement sexy. Si elle possédait un corps de mannequin, comme on le disait volontiers des filles grandes et minces, dénuées de poitrine mais nanties d'un joli petit derrière, c'étaient malgré tout ses mains qui faisaient craquer Henry : des doigts aux allures d'anguilles, longs et élastiques, comme privés d'os, et qu'elle brandissait en les écartant pour chercher à convaincre ou calait sur ses hanches quand elle attendait dans le couloir. Par-

fois, ils servaient de reposoir à son menton quand elle écoutait de la musique ou réfléchissait au positionnement d'une photographie. Quoi qu'ils fassent, ses doigts étaient d'un érotisme stupéfiant : et au toucher, comment peuvent-ils bien être ? se demandait Henry. Il savait que les femmes détestent les hommes qui les prennent ainsi pour des objets. Lui-même, d'ailleurs, partageait cette détestation. Mais, bon, c'était un mec. Et difficile, très difficile de gommer cinquante mille ans de culte de la femme-objet. J'aimerais bien t'y voir ! lança-t-il en silence à Gloria Steinem¹, la seule féministe dont le nom lui revint sur le moment. Ah, ça oui, j'aimerais bien ! D'ailleurs, fit-il observer à Mlle Steinem, je sais parfaitement que Denise a un cerveau. Elle est même un peu intello sur les bords. Donc, du calme.

Il retomba dans la contemplation des doigts sensuels de Denise, mais une question s'imposa à lui : quand l'homme a-t-il véritablement pris conscience de ses propres mains ? Par exemple, on n'a jamais vu un singe avec des bagues aux doigts. Ni *Australopithecus*, d'ailleurs. Ni même *Homo erectus*. Eh non ! Ça a dû se produire au moment où nous avons commencé à peindre, à jouer de la musique et à prier des dieux. Il y a tout juste quarante mille ans. C'est là que nos mains nous sont apparues non seulement utiles, mais belles.

Il pensa à la grotte Chauvet, au documentaire sur ses peintures, à l'extraordinaire beauté de l'art à ses tout

1. Gloria Marie Steinem, née en 1934 à Toledo, dans l'Ohio est une féministe américaine, journaliste et promotrice des droits des femmes. Elle est la fondatrice du magazine *Ms*.

débuts et au fait qu'à l'époque la planète grouillait de Rembrandt et de Titien, mais eux-mêmes l'ignoraient, ils croyaient faire de la magie, pas de l'art, ce qui après tout n'est peut-être pas si éloigné que ça, et il se demanda ce que ces premiers artistes penseraient du métier de Denise, ce qui le ramena aux tatouages de celle-ci. On parlait à ce sujet de « primitivisme moderne ». Pourtant, Denise n'avait rien de primitif...

En entrant dans la salle de réunion, Henry nota avec plaisir que sa collègue portait de très nombreuses bagues, dont une énorme qui recouvrait deux doigts.

C'est ça, le progrès ! se dit-il. Une bague, deux doigts !

Il ouvrit son ordinateur et s'assit près d'elle avec un sourire désinvolte. Sur ces entrefaites, Alan Schwartz, le directeur créatif adjoint, fit son entrée, prit place de l'autre côté de la jeune femme, mais beaucoup plus près d'elle et, passant le bras sur le dossier de sa chaise, annonça :

- Eh, cousin, on va tout déchirer ce matin, hein ?

Bien qu'ayant étudié à Stanford, Alan aimait jouer avec les registres linguistiques pour bien montrer qu'il ne s'était pas coupé de la rue.

- Ouais, grave ! acquiesça Henry. On va bien se la donner, mon frère !

- Mon Dieu... soupira Denise.

Sur la table, étaient disposés des dessins de célébrités ayant recours au Protoc. Ils trahissaient un optimisme que Henry jugeait hautement déraisonnable. La première série, charmante, montrait Jennifer Lawrence chantant les louanges du produit. Venait ensuite Chris Froome, triple vainqueur du Tour de France, qui faisait

du Protox son « équipier n° 1 ! ». Puis Tom Brady, le joueur des New England Patriots, expliquant à son top-modèle d'épouse que le Protox peut faire d'une belle peau « une Perfection avec un grand P ». Et la cerise sur le gâteau ? Brad Pitt, célèbre aussi pour sa vilaine peau, filmé pendant six semaines en mode 24/7 testant la cure « Beauté à fleur de peau ». Le cachet cumulé de tout ce joli monde flirterait avec les cinquante millions de dollars (sans compter le spot où Robert Downey Jr., en grande tenue d'Iron Man, reconnaissait qu'une peau plus saine lui avait redonné confiance et permis de renoncer à la cocaïne et de « revenir sauver le monde. Merci Protox ! », avant de conclure par un numéro de claquettes avec Gwyneth Paltrow). Henry savait que rien de tout cela ne se ferait. Le budget était de six cent mille dollars tout compris, à savoir comédiens, tournage, postproduction, musique, effets spéciaux, graphismes, déplacements, repas, et les 18,5 % de commission de l'agence.

– Tout ça m'a l'air vraiment très bien ! lança-t-il tandis que Denise regroupait les story-boards pour les installer, face cachée, sur une longue tablette fixée au mur.

Des projets plus réalistes avaient bien sûr été prévus. C'étaient les « plans B ». Mais on ne les sortirait qu'en dernière extrémité.

– Si vous voulez mon avis, avait suggéré Henry, on devrait tout leur montrer. Pour qu'ils voient à quel point notre dossier est solide.

À l'heure dite, Henry fit une brève présentation et passa le reste du temps perdu dans ses pensées, absorbé par les espèces de poisson qui avaient disparu des étals

et par tout ce bruit autour des pluies acides et du thon. De temps à autre, il refaisait surface pour noter quelques mots clés. Vint enfin le moment de donner la parole aux clients. Levant les yeux de son ordinateur, le regard pétillant d'intérêt, Henry demanda :

– Alors, votre verdict ?

Devant les scénarios, les clients avaient ri là où il fallait et écouté avec attention la logique de chacune des campagnes. Ils avaient hoché la tête aux bons moments et pris des notes dès qu'un chiffre de sondage était cité. Mais leur tour était venu de parler. Gretchen, la vice-présidente marketing – et doyenne de la réunion –, regarda à droite et à gauche et, ayant repéré autour de la table la personne la plus jeune, lui demanda :

– Albert, qu'en dites-vous ?

Albert déclara que ce travail lui avait paru très créatif et que le spot où tout le monde chantait lui avait vraiment plu, mais qu'il trouvait dommage que ça ne rime pas.

– Le texte est encore en chantier, intervint Denise.

– Quand même... maintint-il.

Puis, jetant des coups d'œil vers Gretchen, il commença à pointer les faiblesses de chacun des spots, mais en saluant chaque fois leurs forces comme pour contrebalancer car il semblait douter de l'avis de sa supérieure.

Vint ensuite Pat. Pat était une combattive. Il y en avait toujours un ou une comme ça et, cette fois-ci, c'était Pat. Avec l'instinct d'un cobra, elle critiqua vertement la campagne à cinquante millions de dollars, lui reprochant, outre son prix « un peu élevé », de reprendre un concept qu'elle avait déjà vu, un million de fois au moins.

– Vous avez déjà vu, vous, un spot avec Iron Man faisant des claquettes avec Gwyneth Paltrow ? s'étonna Alan Schwartz.

– Ce n'est pas ce que je veux dire. Je parlais de l'idée générale.

Bon, bien sûr, elle a raison, se dit Henry. Tout a déjà été fait. Mais c'est partout pareil, hein ? Il paraît qu'en littérature il n'existe que sept intrigues de base ; et alors ?

Ralph, le numéro 2, y alla ensuite de son couplet. Avec sa voix douce et son ton mesuré, il était capable d'endormir tout son monde en deux phrases. Il passa méthodiquement en revue chacun des messages, demandant à chaque étape, visiblement conscient de son effet :

– En quoi cela sert-il la stratégie ? C'est mon critère. En quoi cela sert-il la stratégie ? Cela sert-il la stratégie ? Dans chaque scène, dans chaque réplique, je suis attentif à la stratégie et je me demande : « Cela sert-il la stratégie ? » Et, plus généralement, cette stratégie, la fait-on partager ? En d'autres termes, est-ce stratégique ?

Au sujet du spot sur le Tour de France, il demanda :

– Le type ne serait pas italien ou... ? C'est stratégique, ça ? Des cyclistes, c'est bon pour atteindre l'objectif stratégique ? J'ai des doutes. J'ai des doutes, c'est tout.

– Il est anglais, répondit Schwartz.

– Oui, mais est-ce stratégique ? Je vous pose la question.

Vint enfin le tour de Gretchen. Elle avait la cinquantaine, ce qui était beaucoup pour ce poste. À cet âge-là, elle aurait dû être au bas mot vice-présidente exécutive